

Ouverture

1

Prophétie : le temps viendra.

Ce n'est pas une prédiction, puisque le temps viendra de toute façon, fût-ce comme le temps de la fin des temps.

C'est une prophétie : la parole d'un autre, la parole de l'ailleurs que nous ne pouvons méconnaître sans renoncer à notre humanité. L'interprète du dehors.

L'ici-maintenant n'existe pas sans l'ailleurs qu'il abrite en lui-même et qui en retour l'abrite et l'expose.

Si nous sommes aujourd'hui inquiets, égarés et perturbés comme nous le sommes, c'est parce que nous étions habitués à ce que l'ici-maintenant se perpétue en évacuant tout ailleurs. Notre futur était là, déjà fait, tout de maîtrise et de prospérité. Et voici que tout fout le camp, le climat, les espèces, la finance, l'énergie, la confiance et même la possibilité de calculer dont nous étions si assurés et qui semble devoir s'excéder elle-même.

La Peau fragile du monde

On ne peut plus compter sur rien – telle est la situation.

Mais la voix prophétique dit que le temps viendra car cela ne relève pas du compte ni du calcul. Le temps viendra parce qu'il vient, parce que ça vient – fût-ce jusqu'à la survenue de rien. Ou de tout autre chose.

Nous voici en effet devant le rien-ou-le-tout-autre. L'un ou l'autre, en fait, pouvant se révéler comme déjà là, comme déjà nous-mêmes qui n'en savons rien. Nous sommes nous-mêmes le temps qui vient. N'avons-nous pas toujours été dans une venue improbable, incertaine ? non pas seulement nous les humains mais les vivants et même les flux et les grains de l'universelle mixture ?

Le rien-ou-tout-autre n'a-t-il pas toujours déjà précédé et propulsé cette venue qui se surprend elle-même et qui pourrait aussi se suspendre et disparaître ?

Le temps viendra et à coup sûr il sera imprévu – sans quoi rien ne viendrait.

Ainsi l'amibe était imprévue, et le squelette, et le langage, et le cyberspace. Et chacun chacune.

2

Nous ne saisirons en quoi consiste notre aveuglement face à l'apocalypse que lorsque nous en viendrons à le considérer comme un élément de la situation morale de l'homme

Ouverture

d'aujourd'hui, c'est-à-dire comme l'une des choses que nous avons le droit, la possibilité de faire ou de ne pas faire².

Il n'en est pas moins vrai que l'imprévu inquiète. Il peut même affoler lorsqu'il devient sensible, presque palpable – en quelque sorte prévisible. Oui, les glaciers fondent. Non, la paix n'est pas pour demain. Oui, la toxicité *augmente*, chimique, radioactive, financière ou morale. Non, le progrès ne *progress*e pas. Oui, les Lumières sont passées, le Céleste Empire aussi et les passés ne se retrouvent ni ne se restaurent – justement parce que le temps vient.

Or il vient de partout et tout à la fois. Nous sommes inquiets surtout lorsque nous sommes installés dans les régions qui se sont bercées du rêve d'avoir mené l'histoire à terme. Mais partout ailleurs on attend encore une histoire digne de ce nom – même si on ne sait pas trop ce qu'elle pourrait être et si on considère en général que le confort et le luxe technocool de nos *upper middle classes* constituent un but enviable de l'existence.

Mais ce sont ces « classes » désormais déclassées qui s'indignent et s'angoissent de leur déclasserement par les transformations du travail, de l'enrichissement,

2. Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, tr. fr. Ch. David, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances/Ivrea, 2002, p. 318 (le texte allemand date de 1956).

des gestions collectives, des formes et des symboles. C'est le monde « développé » d'il y a un demi-siècle qui s'autodétruit dans la frénésie d'une agitation générale pendant que d'autres mondes veulent tenter leurs chances.

La chance est pourtant devenue obscure et périlleuse car s'il y a plusieurs mondes d'attentes et de désirs il n'y a qu'un univers de *management* et qui semble sourd et aveugle à tous les signaux venus d'ailleurs – de cet ailleurs dont même l'art et même la pensée – qu'elle soit philosophique, scientifique ou mystique – n'ont plus qu'un nom, celui de l'*impossible*. Ce mot qui depuis Bataille hante la pensée est à comprendre non comme le contraire du possible mais comme l'indication et l'exigence de ne pas s'en tenir au possible – qui est l'horizon de la rationalité managériale – et de s'exposer à l'ailleurs incalculable et immaîtrisable³.

Ce qui désormais se détourne de l'impossible ne peut que répéter de vieux *mantras* superstitieux. Notre superstition a été le salut – qu'il ait été l'œuvre d'un dieu ou celle de l'homme. Le salut : la plénitude, l'accomplissement, la vie dans un vécu silencieux et sans dehors.

Après tout, nous savons très bien – d'un savoir très obscur – que l'amour, la pensée, le jeu, l'art, la parole même et toute espèce de rapport ne sont pas en défi-

3. Cf. François Raffoul, « Derrida et l'éthique de l'impossible », *Revue de métaphysique et de morale*, 2007/1, n° 53.

Ouverture

nitive des conduites de salivation mais les salutations ferventes de l'existence⁴.

3

Sans salut, face à l'impossible, juste capables de saluer notre si singulière aventure. Juste capables de comprendre que le temps vient encore et à nouveau pour la clore ou pour la faire sortir d'elle-même.

Ne nous racontons pas un « autre commencement » à la manière de Heidegger⁵. Car le commencement appartient lui-même déjà à la logique ontologique du point initial, du principe – et donc de la fin. Racontons-nous plutôt cela précisément qui nous inquiète : l'absence d'origine et de fin, la chance forcément périlleuse – et pourquoi pas, pour le dire au moins une fois très clairement – le risque que toute l'affaire physico-métaphysique de trois millions d'années d'humanité se résorbe dans un « salut ! » aussi tragique qu'ironique, adressé à personne mais aussi superbe en termes de sens que ruineux en termes de signification.

4. Cf. Jacques Derrida, *Le Toucher, Jean-Luc Nancy*, Paris, Galilée, 2000, p. 348.

5. Il n'en faut pas moins signaler combien il est étrange que nous ayons si peu entendu non seulement Heidegger mais bien d'autres comme Günther Anders ou Jacques Ellul...

À l'instar de chaque vie d'individu ou de culture, de langue ou de civilisation...

Nous n'aimons pas entendre cela et je ne l'écris pas sans gêne. Mais il faut bien se demander pourquoi depuis si longtemps (un siècle au moins) nous nous obstinons à ne pas prêter attention à tant d'avertissements – ceux de Valéry ou de Heidegger, de Günther Anders ou de Jacques Ellul, de Marshall McLuhan ou de Neil Postman, entre bien d'autres. Ils passent pour des prophètes de malheur et nous sommes restés trop attachés (encore une fois, « nous » les *upper middle classes* du progrès indéfini...) au schéma d'une histoire monodéique et autopropulsée vers un but qu'au fond nous avons presque imaginé avoir atteint...

« Imaginé » : oui nous nous sommes projetés une image de l'humanité certes non parfaite mais satisfaisante avec sa raison, ses droits, sa puissance et sa maîtrise de l'univers. En ce sens il n'est pas étonnant que depuis longtemps notre autocritique soit la critique de notre imagerie générale, du spectacle que nous nous donnons et de l'irréalité de nos virtualités. Sauf que cette critique – désormais d'ailleurs elle-même devenue un gadget – repose sur la plus ancienne opposition de notre tradition : celle du « réel » et du « simulé », dont le fonds est le même que celui de l'*auto* et de l'*allo*. Elle présuppose donc un être-par-soi consistant de l'homme – du sujet, du temps, de l'être.

Ouverture

Or, si le temps vient, c'est que ni sujet ni être ne sont ni ne seront jamais disponibles. C'est que l'un comme l'autre ont toujours à nouveau affaire à cette venue, cette arrivée qui est aussi un départ, cet événement – naissance et mort, rencontre, salut. *Ce qui chaque fois se passe ailleurs. Ailleurs que là où je suis mais pas loin : dans la proximité de l'imminence.*

4

À la fois notre histoire se ferme et elle s'ouvre. À la fois les réfugiés sont étrangers et sont chez nous. À la fois « chez nous » glisse dans le passé et se disperse dans l'à-venir. Il en fut toujours ainsi, mais maintenant c'est déclaré, c'est ouvert devant nous.

À la fois l'avancée linéaire de la techno-économie verrouille l'avenir dans un futur calculable *et* révèle sa propre errance. Ce que nous appelons « destruction de la nature » détruit en fait cela même qui propulse la technique : voilà le point le plus intense, le plus chargé d'angoisse et d'attente. S'il s'agit bien d'une auto-destruction, alors une annihilation est aussi possible qu'une forte secousse venue d'ailleurs (ailleurs, où ? ici même, bien sûr).

Aussi possible qu'impossible. Imprévisible, incalculable mais certaine comme la venue du temps.

Aussi ample, enveloppante et égarante que ce que Baudelaire nomme « la nature » pour désigner ce à

La Peau fragile du monde

travers quoi « l'homme passe » et ne subsiste pas sans être emporté.

*Comme de longs échos qui de loin se confondent
[...]
Ayant l'expansion des choses infinies⁶.*

C'est pourquoi si l'« auto » recèle le danger, comme je le redirai souvent ici, il ne faut pas le confondre avec le petit « sujet » de notre culture. C'est à ce sujet qu'on reproche de se prendre aux images et de ne se vouloir qu'« émancipé », pourvu de droits illimités. Mais ce malheureux « sujet » n'est lui-même que le produit d'une bien plus large expansion devenue pluriverselle. Il en va du sujet comme du petit « moi » de Freud à la surface de la masse considérable du « ça ». Et « ça », c'est aussi la résonance de tous les longs échos du temps qui vient.

Au lieu de faire la morale au sujet, tâchons de nous penser dans cette résonance. On me dira : que voulez-vous donc dire ? Je voudrais seulement laisser se dire ce qui se cherche. Ce qui veut se dire nous précède de loin. De très loin en avant de nous aussi bien qu'en arrière : il s'agit du monde, de la vie et de la mort, de la possibilité de nos cohabitations.

6. Baudelaire, « Correspondance », *Les Fleurs du mal*.